

Psychanalyse et sciences

du fondement du discours de l'analyse

Jean Michel Vappereau

Lorsqu'on nous demande quelques éclaircissement à propos de cette topologie qui gît au fond du discours de la psychanalyse, ceux qui nous interrogent, attendent toujours quelques précisions, enfin définitives, relatives au rapport entre sciences et psychanalyse. Ces précisions ont été données plusieurs fois, mais la question ne cesse de se représenter. Que faut-il admettre en fait, la psychanalyse est une science, oui ou non, auquel cas, dans l'affirmative elle est estimable comme telle, ou bien la psychanalyse n'est pas une science, auquel cas elle ne vaut rien, tout juste bonne à amuser quelques débats entre écologie, para-sciences, médecines douces, voir astrologie ou science politique.

L'exercice n'est pas facile et engage une grave responsabilité. Pourtant la réponse est toujours la même. La psychanalyse est affaire de raison, la science aussi. La rationalité scientifique n'est pas le tout de la raison. La psychanalyse est affaire de raison, logique et mathématique, mais n'est pas une science, elle relève de la raison qui n'est pas réductible à la logique canonique classique. Or la raison est unique, il ne saurait y avoir plusieurs raisons. Encore nous faut-il expliquer cela par le menu, dans le détail. Précisément la question de la raison à bougé depuis Freud. Elle relève d'un type d'unité qui n'est pas réductible à l'unité scientifique classique, mais *unité réel* que nous avons défini ailleurs¹ à partir de la négation.

Le sujet de la science

Lorsque nous voulons traiter de la relation de la psychanalyse et de la science, nous devons traiter du sujet de la science.

Parmi nos savants contemporains, il est remarquable de constater que des linguistes, comme M. Arrivé ou J.C.Milner, s'y sont principalement essayés. Ceci s'explique sans doute par le fait qu'ils ont senti leur discipline compromise dans l'opération effectuée par Lacan en direction de la raison. Celui-ci ayant eu recours à l'exemple de la linguistique pour introduire à la rationalité de la psychanalyse. Ce qui prouve que nous en sommes toujours là, peut-être même en deçà, chez les intéressés eux mêmes.

La question, difficile et cruciale en la matière, de l'absence de métalangage à particulièrement arrêté M.Arrivé². Il passe, dans son enquête, par quelques énoncés bien articulés sur cette question, mais il cite, en dehors de Lacan, des sources et des références analytiques incapables de produire l'étayage nécessaire. En matière de raison, l'écriture effective d'une logique mathématique, à la manière de la modale, lui fait défaut pour que son exposé sorte de l'exercice littéraire pour toucher au réel en jeu dans ce problème. Ni lui en tant que linguiste - il n'en a d'ailleurs pas la nécessité - ni les tenants de l'analyse - ils sont convoqués à cet endroit - ne produisent la construction requise ici pour rendre raison de la psychanalyse depuis que Freud l'a inventée.

Le cas Milner est intéressant, du fait qu'il a forgé ce qu'il appelle un "doctrinal de science", pour mettre à l'épreuve³ la scientificité de son maître N.Chomsky, en le comparant à ceux qui l'ont précédé, les linguistes dits structuralistes, et que lui même critique dans leurs méthodes et dans leurs résultats.

Cette doctrine de la science, qui part de ce que nous partageons comme sol, sans équivoque, est Koyerienne et Kojévienne, les deux grands *Alexandre* qui ne doivent pas tromper dans leur relation avec Aristote. Cette doctrine est celle de la science nouvelle, Galiléenne pour sa mathématique, Cartésienne pour son sujet et Newtonienne pour son résultat (la formule *littorale*,

¹ J.M. Vappereau *L'amour du tout aujourd'hui*, Césure n°3 Les logiques du discours, pour la 1^{ère} partie. Nous pouvons difficilement faire état de ce résultat ici, tant il est technique, il faut donc ou nous faire confiance sur ce point ou se plier à la pratique de la logique mathématique. Nous préférierions conseiller la seconde solution, mais on nous dit qu'elle est encore inaccessible à la plus part de nos contemporains qui vivent ainsi au dessus de leurs moyens mentaux.

² M.Arrivé *Psychanalyse et linguistique*, Meridiens Klincksieck, 1986, Paris.

³ J.C.Milner *Introduction à une science du langage*, collection Des Travaux, édition du Seuil, 1989, Paris.

d'après le mot de Lacan⁴, de la gravitation). Elle est aussi chrétienne pour sa condition de possibilité, c'est bien sur ce point que doit porter le débat, mais nous n'en sommes pas encore là.

Par contre, notre linguiste la veut expérimentale. Cette attitude est très courante et réussit lorsqu'il s'agit de la linguistique. Ainsi va-t-il chercher K. Popper pour établir sa logique, dans sa structure, donc sa raison. On sait que la démarcation entre science et métaphysique est formulée chez cet auteur dans le terme de réfutabilité de la science, la métaphysique étant irréfutable, la science nécessairement réfutable. De là une charge idéologique contre les idéologies qui a mis du temps à s'imposer mais qui a gagné aujourd'hui à l'unanimité des champs de réflexions savantes.

Or c'est une erreur lorsque concernant, la psychanalyse peut-être, Lacan⁵ sûrement, Milner, qui convient à cette unanimité, - nous voudrions espérer que ce soit d'une manière tactique -, veut assurer d'être structurale et pas seulement anecdotique sa propre doctrine de la science, construite pour Chomsky, il la suppose à tort à Lacan. Il fait usage de l'opérateur de l'Œuvre pour définir cette différence et établir que la lecture historicisante n'est pas nécessaire (p.60). Il oppose les Écrits (ésotériques) aux séminaires (exotériques) caractérisés par la protreptique⁶, ce en quoi nous sommes en accord avec lui.

Mais l'opérateur Popper n'est pas nécessaire, même pas nécessité en fait, car la psychanalyse n'est pas une science expérimentale et K. Popper traite - comme il le dit lui-même - de la logique de la recherche scientifique et ne traite pas de la logique elle-même. Celle-ci est acquise comme logique canonique classique. Or, ces recherches se pratiquent dans le cadre des laboratoires d'expérimentations, pour les plus dures (le mot nous laisse rêveur), selon un protocole expérimental, pour les plus molles (nous croyons continuer à rêver).

Logique, mathématiques et logique de l'observation expérimentale.

Au début de son ouvrage majeur, traitant de *La logique de la recherche scientifique*⁷, K. Popper signale de manière explicite qu'il ne traitera pas de logique ni de mathématiques.

Il explique qu'il s'oppose, en logique, au recours à une quelconque logique inductive, ce en quoi nous le suivons volontiers, et qu'il veut se placer dans le cadre de la logique déductive, sans en discuter plus avant.

En ce qui concerne les mathématiques, il ne reviendra même pas, il prend soin de le préciser, sur le désir de savoir du mathématicien. Citant A. Einstein à propos du type de satisfaction intellectuelle obtenue, Popper a tort, de notre point de vue, dont la raison va s'éclairer plus bas, de ranger ce désir dans l'ordre de la psychologie.

Notre propos est précis, nous ne revendiquons, à l'instar de K. Popper, aucune logique inductive. Mais nous ne proposons pas pour autant une psychologie de l'artiste ou du savant. Nous parlons du désir, pour nous en instruire dans nos propres analyses. Désir qui relève d'une logique, que nous avons construite à la suite de Freud et de Lacan, en suivant leurs indications respectives et l'épreuve clinique qu'ils ont provoquée.

Reste que la psychanalyse n'est pas une science expérimentale et ne tombe pas sous l'opérateur Popper, comme Milner s'en aperçoit fort bien tout de même. Que l'ultérieur remonte à l'antérieur, dans la science canonique classique popperienne, empirique et expérimentale, cela ne se peut pas. "La science en tout cas ne permet pas cela" (p.63)⁸. Dans l'ordre de la causalité du sujet, cela se produit de façon ordinaire, de la rétroaction à l'après-coup.

La psychanalyse n'est pas une science expérimentale.

Le terme d'observation psychanalytique est trompeur. La psychanalyse n'est pas une science expérimentale, pour une raison simple qui tient au fait du rapport de l'observateur et de son objet.

Dans la psychanalyse *l'expérimentateur participe des faits observés et s'en trouve bouleversé* du fait qu'il observe ou qu'il expérimente un appareil dont il relève lui-même, venant ainsi troubler

⁴ J. Lacan "Lituraterre", dans Littérature, repris dans Ornicar?

⁵ J.C. Milner *L'Œuvre claire*, Seuil, 1995, Paris.

⁶ La protreptique : procédure discursive qui a pour fonction d'arracher le sujet à la *doxa* pour le tourner vers la *theoria*. (p.22)

⁷ K. Popper, *La logique de la recherche scientifique*, Payot, 1973, Paris.

⁸ A cet endroit de son développement son argumentation s'affaiblit pour traiter dans le désordre d'un petit nombre d'articulations cruciales qui font l'entrée des structures freudiennes de la raison : la mort, le sexe, la négation, le corps, l'un... L'idée de structure se trouve située ainsi chez un lecteur assidu de Lacan, mais elle n'est pas déployée comme telle.

les conditions, non seulement de l'isolation nécessaire du phénomène dans le laboratoire, mais de l'observation elle-même, si déjà les faits pouvaient être isolés de leur contexte dans le cabinet du psychanalyste. Il n'en est rien.

Quiconque, parmi les contemporains, rendu sourd par la ⁹ du discours de la science capitale, conclura alors, pour en tirer un avis de non recevoir, définitif et sans appel, que l'observation est invalidée de ce fait. C'est bien souvent là que s'arrête, d'ordinaire, la réflexion de nos apprentis épistémologues qui prétendent réfuter la psychanalyse à peu de frais.

Ils sont seulement surpris du fait que la psychanalyse à quand même lieu et qu'elle continue. On peut toujours, dans cet ordre d'idées, ranger ce phénomène parmi les faits observés par la sociologie, - certains n'hésitent pas à le faire -, comme un exemple de dépendance voir d'obstruction mentale juste bon à confirmer la faiblesse d'esprits de ceux qui s'y soumettent.

Mais la chose curieuse reste que, chez les praticiens eux même, la doctrine est souvent construite sur ce modèle, par contre, ils n'ont pas été spécialement recrutés parmi les débiles mentaux, quoique la question de leur recrutement pose un problème sérieux à la psychanalyse. Or leur réflexion ne va pas jusqu'à ce simple constat d'impossibilité apparente, qu'il faudrait mieux reconnaître au départ. Lacan nous à fourni la catégorie du réel pour nous y habituer, mais de manière fautive, car cela n'empêche pas, au contraire, d'en tirer les conséquences effectives réelles, ce que nous allons faire maintenant.

Psychanalyse et médecine.

Pourtant l'observation clinique est possible. Il faut dire ce qu'elle est. Nous pouvons parler d'observation clinique au lieu de l'observation expérimentale car la clinique n'est pas le regard plein de compassion d'un sujet qui sait, face à un corps qui souffre et qui émet sa plainte.

Pour l'expliquer nous pourrions aller chercher une référence, une fois n'est pas coutume, chez M.Foucault dans sa *Naissance de la clinique*¹⁰, il le dit explicitement .

“L'expérience clinique — cette ouverture, première dans l'histoire occidentale, de l'individu concret au langage de la rationalité, cet événement majeur dans le rapport de l'homme à lui même et du langage au choses — a vite été prise pour un affrontement simple, sans concept, d'un regard et d'un visage, d'un coup d'oeil et d'un corps muet, sorte de contact préalable à tout discours et libre des embarras du langage, par quoi deux individus vivants sont «engagés» dans une situation commune mais non réciproque”

(p.XI)

Mais nous ne chercherons pas à nous réfugier ainsi sans plus d'explications tant il importe que nous précisions bien cette condition nécessaire et impossible à éviter de l'exercice de la psychanalyse.

Nous pouvons parler d'observation clinique à l'occasion de ce que l'on appelle, dans la psychanalyse, les entretiens préliminaires. C'est la question préalable à tout traitement de la chose psy. La clinique est le lieu de la topologie du sujet, au cours de ces entretiens que connaissent bien les médecins, avant toute intervention de leur part. Le sujet vient demander de recouvrer la jouissance d'une fonction déficiente alors qu'il ne désire pas en retrouver l'usage.

La métapsychologie de Freud indique bien qu'il ne s'agit pas d'une psychologie mais une logique. Car nous distinguons la psychologie de la logique comme il faut le faire et pas seulement depuis le rappel antipsychologique de G.Frege à G.Boole¹¹, lorsqu'il oppose les lois de “la pensée nécessaire” aux lois de “la pensée telle qu'elle se produit d'ordinaire” au petit bonheur la chance.

En formule cela veut dire que la logique traite des raisonnements nécessaires alors que la psychologie ne s'occupe que des raisonnements contingents.

Or la métapsychologie freudienne est une logique du fait qu'elle part de la nécessité de cette observation clinique : demander quelque chose que l'on ne désire pas. Apprendre à y répondre, c'est la topologie du sujet, seule part de l'enseignement de la psychanalyse nécessaire aux autres professions en dehors de l'analyse.

La psychanalyse se distingue, à partir de là, de la médecine expérimentale voulue par C.Bernard comme une physiologie enfin scientifique. Ce qui est le cas de la médecine moderne.

⁹ Terme employé en grec par Lacan dans “*Position de l'inconscient*”, il s'agit de *koïnè* : les choses rendues communes, d'après nos sources les plus récentes.

¹⁰ M.Foucault, *Naissance de la clinique*, P.U.F., 1972, Paris.

¹¹ La référence la plus accessible est donnée par J.L.Gardies, “Sur l'antipsychologisme des logiciens”, *Ornicar?* n°38, pp. 11-21, Navarin, 1986, Paris.

En effet, il n'est pas exigé d'un chirurgien qu'il subisse pour en faire l'épreuve sur lui même, toutes les interventions qu'il sera amené à pratiquer sur d'autres.

Par contre dans la psychanalyse cette exigence s'impose. En effet Freud découvre qu'à partir en neurologue dans l'étude de ce qu'il appelle appareil psychique, il est amené à transformer son propre appareil mental, cela peut se lire dans son œuvre écrite, et qu'il s'agit d'une fiction littéraire mais efficace et que c'est en cela que réside l'efficacité de sa découverte du transfert.

Le couple du médecin et de son patient devient le couple de l'analysant et de l'analyste. Ce n'est plus la même chose.

Donc, l'observation de Freud le conduit à inventer la psychanalyse qui n'est pas simple réflexivité mais structure de refente, de division subjective, où le sujet pour être situé n'est pas réductible à un seul corps et dans sa structure se recoupe. Nous passons de la notion d'appareil psychique de Freud à celle de structure du sujet avec Lacan.

Pour préciser les relations de la psychanalyse avec la science chrétienne, Galiléenne, Cartésienne et Newtonnienne, - en utilisant la démarcation de K. Popper mais en l'élargissant d'une manière, par lui impensable malgré Freud -, nous dirons que, traitant du sujet de cette science, la psychanalyse est une doctrine non-valide et irréfutable¹², ce qui la distingue de la métaphysique, - contre l'avis un peu rapide de Popper -, qui est vraie et irréfutable. Les idéologies par contre sont fausses et réfutables.

La lecture intégrale de l'œuvre de Freud ne permet pas de réduire ce dernier à l'état de *vérificationniste* comme le fait Popper lorsqu'il traite de la psychanalyse dans les compléments en forme de post-scriptum à son ouvrage majeur¹³. Lorsque Freud tente de falsifier sa doctrine pour la réfuter et la rendre scientifique, avec les rêves d'angoisse, les rêves traumatiques de guerre, dans "*Au delà du principe du plaisir*", il n'arrive pas à la réfuter avec son mode de raisonnement impeccable.

Ceci le conduit nécessairement à un trait structural qui fait difficulté logique pour nos classiques, Freud parle d'*instinct de mort*. Pour nous, c'est une structure logique, ce n'est pas un paradoxe.

Élaboration d'un appareil mental à traiter du sujet

Nous pouvons repartir de l'observation freudienne, à condition de la continuer jusque dans ses conséquences logiques.

Une dernière précision s'impose. L'opposition reçue depuis Aristote - et toujours très active aujourd'hui - entre la logique qui traite du vrai (mais est-ce la vérité?) et la rhétorique ou l'argumentation qui traite du vraisemblable, ne peut être maintenue. Il faut voir sur ce point le dossier réuni par B. Cassin dans son *Effet Sophistique*¹⁴, il constitue la base antique et classique de la topologie du sujet qui se révèle avec Freud pouvoir s'écrire en bonne logique, voir même avec Lacan se mathématiser.

Nous avons pris l'habitude de présenter la construction de Freud et ses conséquences dans un diagramme où nous plaçons le schéma qu'il trace dans une lettre à Fliess¹⁵ (initialement numérotée 52) écrite avant 1900. Le voici.

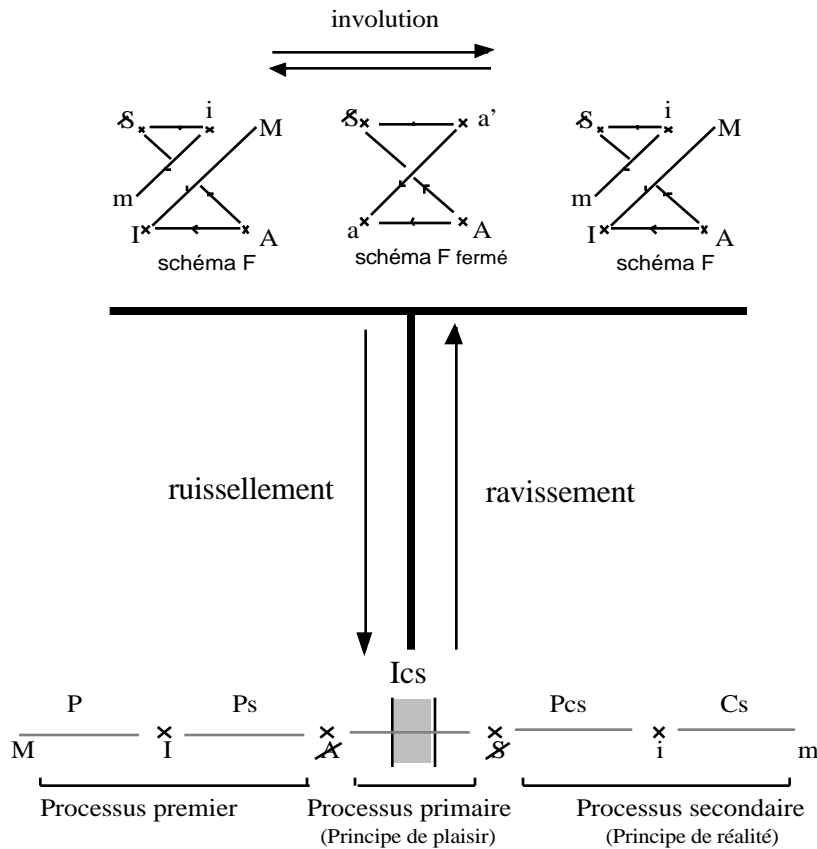
¹² Lacan frôle cette expression lorsqu'il écrit à propos de l'impossibilité du rapport sexuel dans un texte majeur sur ce point, il s'agit de "*La lettre aux italiens*". Par conséquent, il est faux que Lacan l'ait écrit comme nous l'écrivons de la psychanalyse mais il est irréfutable que cette catégorie est forgée par Lacan dans le discours analytique.

A chacun, à partir de là, de prendre sa responsabilité dans son rapport à la psychanalyse et dans son rapport à la science.

¹³ K. Popper, *Post scriptum à la logique de la recherche scientifique*, Hermann, 1990, Paris.

¹⁴ B. Cassin, *Effet Sophistique*, Gallimard, 1995, Paris.

¹⁵ S. Freud, *La naissance de la psychanalyse*, P.U.F., 4^{ième} éd., 1979, Paris.



L'involution signifiante¹⁶
du schéma de Freud

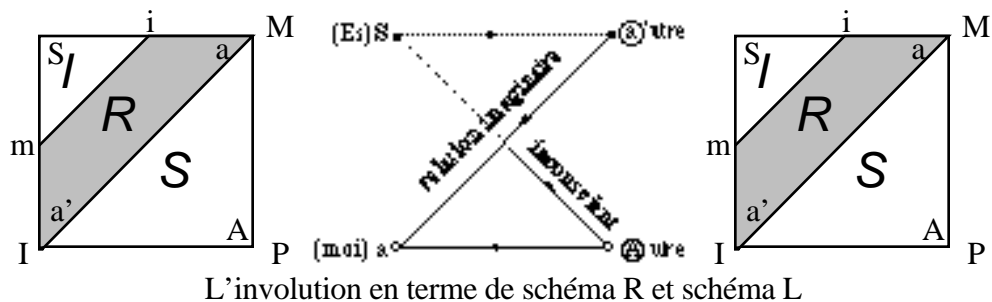
Légende des dessins :

P = Perceptions Ps = Perceptions-signes Ics = Inconscient Pcs = Préconscient Cs = Conscient

A partir d'ici je donne rapidement quelques repères topologiques pour que le lecteur puisse se reporter dans les Écrits de Lacan à ces éléments de topologie.

La fermeture de l'appareil psychique, son achèvement qui fait tant problème à Freud, puisqu'il cherchait appui dans les sciences constituées de son temps, se trouve dans une pulsation que nous dirons avec Lacan, "involution signifiante".

Cette fermeture se trouve proposée par Lacan comme thème de travail dans les deux schémas dits par lui Schéma R et Schéma L (qu'il trace et appelle même parfois schéma Z, pourquoi pas).



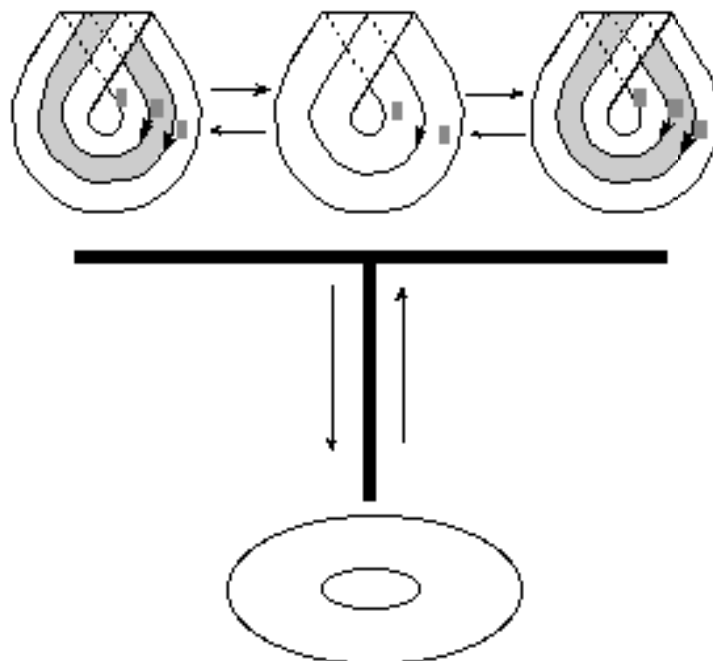
L'involution en terme de schéma R et schéma L

¹⁶ Il s'agit de suivre comment le schéma de Freud partie basse du diagramme, se plie pour donner notre schéma F qui peut se fermer et se réouvrir en haut du diagramme. Donnant ainsi un intermédiaire et une proposition de lecture des schéma R et L de Lacan. Voir LU, ouvrage collectif, Topologie en Extension, 1998, Paris.

Nous avons appris à les faire fonctionner ensemble dans la structure du sujet ainsi thématifiée, dans un premier temps. L'un est obtenu par la rétraction de la zone hachurée de l'autre, ceci s'établit encore mieux de la suite en termes de surfaces.

Dans les années qui suivront, au cours des années "soixante", Lacan traitera cette question en termes de surfaces. Il faut distinguer entre surfaces bilatères comme la sphère et le tore et surfaces unilatères comme le plan projectif (Cross-cap ou Bande de Moëbius) et la bouteille de Klein.

Notre schéma précédent devient alors une distinction entre *hystoricit * (le tore mais aussi le tort de la névrose) en bas et structure (le plan projectif est présenté ici sous l'aspect d'une bande de Moëbius) en haut.



Involution du tore à la Bande de Moëbius
Les schéma R et L sur la bande de Moëbius

Nous y lisons, par quelques exercices, l'involution de schéma R (réalité) par le passage instantané qui se trouve dans la réduction de cette jouissance (zone marquée de hachures) en désir pur (réduction de cette zone à une simple ligne), soit l'état du schéma L (effectivité).

Cette observation nous conduit à concevoir une nouvelle relation entre un sujet et un discours, car on ne saurait répondre à cette situation d'un observateur modifié par son observation, d'un objet lui même modifié par cette expérience, simplement par les délices de la réflexivité.

Qu'elle soit simple réflexion ou mise en abîme entre deux miroirs parallèles pour satisfaire au vertige de l'infinitude, il y a là une question permanente dans le langage, venant de l'exercice de la parole, entre identité et différence, qui trouve sa réalisation avec son support corporel dans ce que Freud appelle le narcissisme. Ici commence le problème d'une logique et de sa réalisation, dite modèle. Ici commence le traitement psychanalytique avec la mise en question du modèle usuel et inapproprié qui est scopique et corporel. En rester à l'orée, cela provoque depuis toujours quelques massacres.

Relation d'un sujet et d'un discours

La relation de l'analyste et de son patient se trouve bouleversée. Ils deviennent l'analysant et l'analysé car il est exigible, s'il n'a pas toujours été exigé dans les faits, que l'analyste soit d'abord un analysant.

Le personnage qui supporte la fonction de l'analyste, reste analysant et le redevient toujours du fait qu'il parle. Il n'y a pas d'être du psychanalyste, seul compte son d s tre, si  a lui arrive du fait de son analysant.

Maintenant il reste une question en suspens dans ce qui précède. Lacan explique qu'il est obligé d'aborder la relation de la psychanalyse avec la science par le côté du sujet de la science parce

qu'il ne peut l'approcher du côté de l'objet. Il ajoute que la psychanalyse n'est pas la science de l'objet a.

Il faudra bien un jour que quelqu'un traite cette question. Pourquoi la psychanalyse n'est-elle pas la science de l'objet de la psychanalyse? Si l'objet de la psychanalyse c'est l'objet a. Pourquoi la psychanalyse n'est-elle pas la science de l'objet a?

Les éléments que nous proposons ici doivent servir à former la réponse à cette question. Le rôle du discours et sa cohérence prennent une place majeure dans la conception que nous avons de la psychanalyse comme discours analytique, à entendre comme lien social nouveau, de venir compléter la ronde des discours majeurs déjà en exercice.

C'est ce que nous enseigne d'ailleurs la psychanalyse: nous ne pouvons échapper aux discours qui nous déterminent par de simples pétitions de principe. Il y a des lois qui dominent cette détermination et elles n'ont pas l'allure de la Conscience chère aux philosophes classiques. Elles ne sont pas non plus réductibles au surmoi même si celui-ci relève de cette détermination discursive imparable sans un engagement de la responsabilité du sujet.

Nous voulons parler avec cette responsabilité qui consiste à renoncer à la politique de la belle âme, celle qui rejette sur l'autre la responsabilité des troubles du monde dont elle est le centre.

C'est ainsi que nous lisons l'adage formulé par Freud du "Wo es war, soll Ich werden." si nous le traduisons bien ainsi : "Là où s'était..., - là où je suis entièrement déterminé par les autres et par l'Autre, l'inconscient freudien -, ...je doit advenir, - en prenant la responsabilité de cette situation que je n'ai pas voulue mais que je revendique comme étant ma situation, que j'assure désormais en tant sujet de mon énonciation toujours aussi inconscient -." C'est une parole d'analysant qui fait l'enjeu principale des entretiens préliminaires.

Le sinthome

Se poser la question de savoir à partir de quand, à partir de quoi, une telle démarche est nécessaire dans l'ordre des discours, revient à se demander quel défaut, ou quelle déficience, nous traitons avec ce dispositif, soit : quelle est la structure du symptôme analytique en tant que tel?

Il semblerait qu'il se soit passé quelque chose du fait de la théologie chrétienne¹⁷, du dogme de l'existence de Dieu, venant de la théologie musulmane d'après E.Gilson¹⁸, remplaçant la théologie de l'essence à partir de Saint Thomas d'Aquin. Le discours du maître s'est trouvé périmé, ce qui ne l'empêche pas de continuer à agir en acte, il a été remplacé par le discours du Capital, soit le règne de la marchandise qui à vu apparaître la science nouvelle avec la position de son sujet.

Cette configuration nouvelle nous propose un sujet, le sujet de la science, celui qui est responsable des erreurs d'expérimentations produisant les trouvailles, le chercheur scientifique maladroit. Le laborantin généralisé, c'est le prolétaire idéal, celui qui travaille mais que le discours de la science estime comme ne jugeant pas, ne calculant pas et ne pensant pas. Dans le discours du Capital, c'est lui, il s'agit du contre-maître.

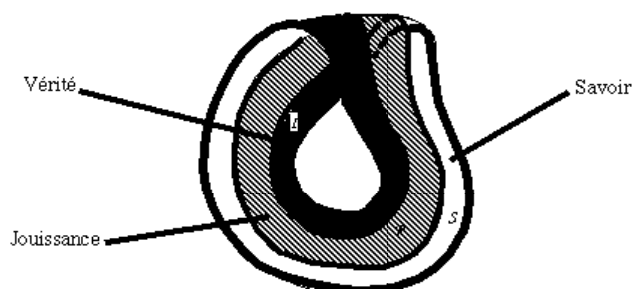
Arrivé à ce point, nous pouvons préciser la difficulté clinique dont nous parlions, dès les entretiens préliminaires. Le symptôme se définit par le fait que c'est de la jouissance que la vérité trouve à résister au savoir. Nous pouvons reporter cette structure sur le schéma R placé sur la bande de Moëbius.

¹⁷ Ici il y a une faiblesse dans l'articulation de J.C.Milner. Lorsqu'il approche de cette question il nous renvoie à F.Regault qui reste très en deça du nécessaire sur ce point. Le problème peut se résoudre en logique.

Mais cette faiblesse est induite, elle tient aussi à la lecture de Kojève qui fait un saut au dessus de la période médiévale pour passer directement de la philosophie païenne à Kant puis à Hegel comme philosophes chrétiens.

La structure décrite par Kojève correspond bien au mouvement de la phénoménologie hegelienne qui n'est pas en cause sous cet aspect. Hors sa prémice, la dialectique du maître et de l'esclave, discutables par ailleurs, il ne faut pas se presser de l'identifier au discours du maître, seul mérite d'être souligné ici l'effet erroné que cette lecture peut produire chez des lecteurs un peu pressés de conclure.

¹⁸ E.Gilson, *Histoire de la philosophie au moyen âge*, Payot, réimpression 1976, Paris; et *Le thomisme*, Vrin, 1965, Paris.

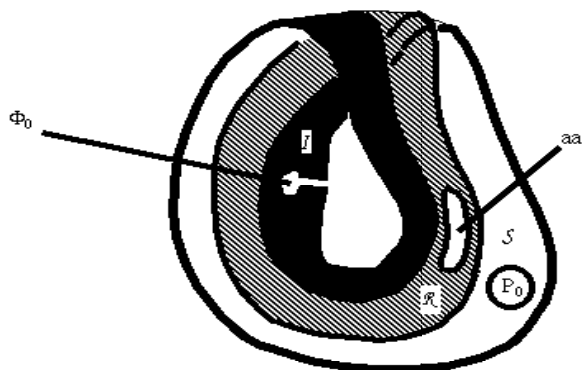


Le schéma R sur la bande de Moëbiüs
introduction à la structure du symptôme

On comprendra, si cette structure dure encore tout au long de l'expérience, qu'il s'agit pour entrer dans le discours de l'analyste de commencer à se responsabiliser sur ce point. Il s'agit de renoncer à être fou, de renoncer à la structure de méconnaissance du moi, la belle âme selon Hegel, structure produisant la réponse endémique du surmoi, ceci jusque dans l'onanisme : mauvais service rendu à l'organe, jusque dans la folie mauvais service rendu à l'objet.

Nous nous acheminons lentement vers l'appréciation nécessaire d'une transformation du symptôme partant du névrotique tel qu'il se présente au début (ignorance ordinaire adjointe à la folie) de plus en plus traité par le dispositif lui-même devenant psychotique par la suite (ignorance entretenue mais séparée de la folie), le seul qui reste à résoudre par ce que l'on appelle l'analyse du matériaux en contre point de la perversion. C'est la structure d'un "je n'en veux rien savoir" qui répond au fait qu'il n'y a rien à donner comme sens, il n'y a rien à comprendre, seulement à s'expliquer.

La psychose se caractérise par l'impossibilité de l'involution du schéma R, soit l'impossibilité de l'état L du schéma, du fait d'une prétention classique qui rejette aux vieilles lunes (forclusion, caducité, obsolescence) le passage nécessaire par la condensation du non-sens (rigueur de la psychose). Cette impossibilité est ici thématifiée par des trous dans la structure qui l'empêchent de se fermer pour s'ouvrir de nouveau.



Le Schéma R troué

Le délire en place de la métaphore et du discours analytique

Le délire consiste à produire une déformation de ce tissu, Lacan parle d'une caricature de la réalité. Cela donne le schéma I. C'est cet objet qui est déformé de manière continue pour se présenter ainsi. Il s'agit d'une simple¹⁹ indication ici.

¹⁹ J.M.Vappereau, *Étoffe*, Topologie en Extension, 1988, Paris. Ce problème est traité comme achèvement de la conclusion de cet ouvrage.



Le schéma I

La conception du symptôme, traité par Lacan jusqu'au sinthome (ha! d'Aquin), pose la question de l'articulation de la névrose et de la psychose dans chaque cas, à l'époque de la science. Il faut les distinguer comme questions relevant de la causalité psychique bien différenciées de la causalité de la folie, ceci dès le début de l'analyse et jusqu'au bout.

Le prototype de ce dont il s'agit nous est fourni par la littérature. Lisez le cycle de Bretagne²⁰ par exemple avec le courage, la noblesse de ses chevaliers. L'enjeu du récit n'est pas le même avec Chrétien de Troie si nous le comparons au roman moderne de Cervantes à Joyce. A un moment la figure du roi Arthur est périmée, avec les chevaliers de la table ronde autour de lui. Alors apparaît le héros, bientôt psychologique, du roman classique.

Certains esprits subtiles ne trouvent rien d'autre à proposer que la restauration de ce discours de maître au poste de pouvoir, dans la société civile (les différentes formes du fascisme militaire) et jusque dans la société analytique elle-même (ce n'est plus un rêve mais un cauchemar Macartista, l'exercice sauvage de la rumeur).

Le discours de maître n'en a d'ailleurs pas besoin pour continuer à agir, même si il est fortement affaibli chez des sujets qui subissent les effets de l'exclusion de l'énonciation. La forclusion du signifiant déterminé par la fonction impérative du dire qui préside à la métaphore poétique comme aux défilés de nos manifestations, car c'est cela le discours du maître, la fonction imaginaire du phallus symbolique. C'est là que nous devons dire bien mieux ce qu'est la castration... au lieu de la jouissance.

Ceci nous conduit à considérer l'état déplorable du discours des analysants immédiatement après l'achèvement de la raison du discours analytique. Soit après ce qui le fonde mais tel que Lacan à voulu laisser les choses, ayant accompli cette fondation.

Lacan nous propose une réflexion. Retirer l'Œdipe du discours de Freud et il vous reste un discours susceptible de la structure du délire du président Schreber²¹.

Nous proposons un exercice au lecteur. Alouter²² l'Œdipe au discours actuel qui domine la psychanalyse et qui à la structure du délire du président Schreber et vous obtiendrez le discours analytique nécessité par Freud.

Mais Pourquoi Lacan a-t-il laissé les choses ainsi pour l'époque qui vient après sa disparition? Pourquoi n'a-t-il pas fait en sorte de rectifier cette situation de son vivant?

En premier lieu pour fonder le discours de Freud il ne faut pas mieux réussir que lui. Il faut et il suffit de le répéter strictement.

Ensuite, si nous partons du constat qu'il suffit d'une holophrase pour introduire dans l'éducation de l'enfant autiste la dimension psychotique, caractérisée par le délire. Le délire, c'est la déformation caricaturale du schéma R troué en schéma I. Nous pouvons en déduire que pour alphabétiser le sujet analysant de Freud, pour le sortir de son arriération profonde : ignorance de la lecture, du découpage, illisibilité du trait de la raison depuis Freud, flagrante chez ces émules; Lacan propose à son élève, en le provoquant par une fixation hystérique sans amour pour le père, de passer par cette étape du délire Schreberien qu'il nous reste à résoudre.

²⁰ *Poètes et Romanciers du Moyen Age*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1952, Paris.

²¹ J.Lacan "Proposition du 7 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École" Scilicet n°1, 1968, Seuil.

²² J.M.Vappereau, *Clinica de los procesos del nudo*, Kliné, 1998, Buenos Aires.

Avec le délire, nous en sommes là, mais nous pouvons le décrire comme une rumeur. C'est la suspicion généralisée produite et entretenue par ceux qui s'appuient de manière abusive sur un adage du discours analytique.

- En effet la psychanalyse est bien la mise en cause du psychanalyste. C'est l'adage, l'axiome, l'apothème en question.

- Mais elle ne saurait être réduite, comme c'est le cas actuel, à une mise en cause des psychanalystes, mise en cause en dehors de leur cabinet de consultation, en dehors de la cure, des personnes qui tiennent lieu de psychanalystes.

La chose est encore plus comique - et obscène - s'ils font ça entre eux, car c'est croire et faire croire à la recherche de l'être du psychanalyste qui ne peut que désêtre et décevoir. Dans le discours de l'analyse, nous ne pouvons que déplorer que les analysants ne soient pas à la hauteur de leur tâche, Freud ne disait pas autre chose dans sa correspondance.

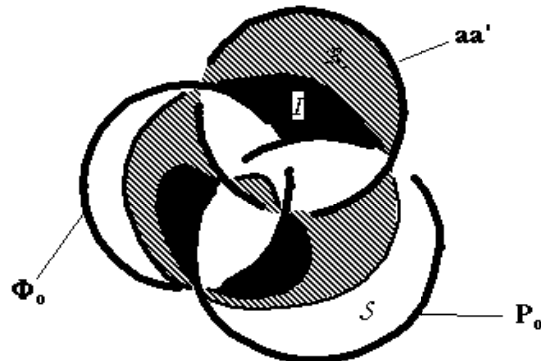
Pour sa part Lacan dit : "Psychanalyste, je le désuis." Où nous pouvons entendre le desert et la déception ainsi produite.

Pour conclure, une perspective d'avenir

Pour notre part nous prenons le délire du président Schreber dans son stade terminal, sous l'aspect du schéma I.

Nous lui ajoutons un nœud afin d'articuler ses trous qui semblent bien irréductibles dans le sinthome même à avoir atteint à la position du non-fou absolu. Le sinthome est responsable du tort qu'il se fait de savoir et reconnaître qu'il ne se le fait que de lui-même. Le verbe s'auto-toriser dit bien, déjà, qu'il ne se fait du tort que de lui-même, saint homme détaché, séparé.

Nous obtenons le type de lien social à réaliser entre les tenants du discours analytique dans l'avenir.



Plaisance le 8 octobre 1998.